



Les étendues imaginaires

De Siew Hua Yeo
Avec Xiaoyi Liu, Peter Yu, Jack Tan
Singapour, France, Pays-Bas – 6 mars 2019 – VOST - 1h35
Léopard d'or – Festival du film de Locarno 2018

Jeudi 2 mai 21h00
Dimanche 5 mai 11h00
Lundi 6 mai 19h00
Mardi 7 mai 20h00

Imaginer un Pays : l'insomniaque, le rêveur et le solitaire : interview du réalisateur Yeo siew Hua Par Philip Cheah

Les Etendues imaginaires nous plonge dans les chantiers d'aménagement du littoral de Singapour, l'univers des travailleurs migrants, les domaines du rêve et de l'insomnie – des sujets qui ne semblent n'avoir aucun lien. Qu'est-ce qui vous a amené à écrire un film qui mêle tous ces thèmes ?

Ce film est la somme de mes impressions sur cette île où je vis et travaille. C'est une île qui a été « aménagée » bien avant sa création comme Nation et n'a pas arrêté de remplir ses mers de sable afin d'accroître sa superficie. La majeure partie de ce sable est importée, tout comme les ouvriers embauchés sur place pour aider à remodeler cette terre.

Ce que je trouve problématique, est que la plupart des confessions recueillies auprès des migrants concernent leur intégration sociale ainsi que la disposition de mon pays à être un bon « hôte » sans toujours se focaliser sur les origines de ses travailleurs. Cela nous divise de revenir sans cesse à cette idée aliénante de l'étranger. C'est pourquoi, le film ne cherche pas uniquement à exposer une réalité sociale, l'exploitation des travailleurs, mais aussi à humaniser et partager leurs rêves et leurs espoirs. Rêver donne la possibilité de changer et cette transformation fait partie de la vie. D'un autre côté, l'insomnie ou l'impossibilité de penser plus loin que soi-même, l'incapacité d'empathie est une forme de mort en soi.

Cette mort est expérimentée par Lok, l'inspecteur qui est aveuglé par ses privilèges et sa solitude jusqu'au moment où il va pouvoir à nouveau rêver et retourner à la vie.

Il y a aussi un mélange de genre dans votre film qui est à la fois, un drame social et qui possède également les ingrédients du film noir. Pourquoi était-il important d'utiliser tous ces thèmes dans votre film Les Etendues imaginaires ?

Le film policier invite le spectateur à participer à la résolution de l'énigme. Il devient alors complice dans la recherche de Wang et s'immerge dans l'univers de ces travailleurs immigrés.

Comme tout film qui tente de provoquer un changement de point de vue, il était utile pour moi d'utiliser les spécificités de genre, afin d'arriver à mieux transmettre l'émotion recherchée. Passer du policier au drame social modifie les attentes et questionne le spectateur sur ce qu'il est en train de voir.

L'emploi du film noir était délibéré afin de mettre en place une ambiance et un fil conducteur. Les obstacles auxquels font face les personnages ne sont pas superficiels mais il s'agit d'un labyrinthe complexe de l'esprit comme dans la plupart de ces films. Une majeure partie du film a été tournée la nuit, créant cette ambiance sombre et révélant l'état d'insomnie des personnages qui errent dans une ville familière et étrange à la fois. C'était une expérience intéressante de tourner un film noir sous les tropiques, avec la mousson qui donne cet aspect constamment humide que je trouve magnifique et qui est typique au genre.

Extrait du dossier de presse – Epicentre films

Un ouvrier expatrié n'est plus venu à son poste depuis deux jours. Le caractère anecdotique de ce point de départ semble bien trop manquer d'enjeux pour promettre une intrigue policière passionnante. C'est donc, dès les premières minutes, dans le microcosme des chantiers singapouriens que naît l'intérêt du premier film de Yeo Siew Hua. Mais là où celui-ci nous surprend c'est assurément dans la construction de son récit qui nous amène à découvrir, via un long flashback, le passé de cet ouvrier recherché. Il s'agit déjà là d'un beau pied-de-nez à la structure classique du polar dite du Whodunit. Mais surtout, commencer le film en nous apprenant que celui qui va s'avérer en être le personnage principal est amené à disparaître pose sur lui une épée de Damoclès qui laisse suspendu un arrière-goût fataliste, même lors des moments les plus légers. Au-delà de cette explosion de la linéarité des faits, le scénario nous emmène sur un terrain bien plus délicat, et ce par la seule manière d'introduire ce fameux flashback : l'inspecteur Lok dit avoir fait un rêve alors que débute, en second plan, ce qui est sensé s'être déroulé plusieurs jours plus tôt.

Difficile alors pour le spectateur de savoir où il est. Est-on dans la réalité ouverte de façon inappropriée ou bien est-on dans l'imagination du policier ? Et quand bien même il s'agirait de son imaginaire, quelle en serait la part de fantasme et de réflexion professionnelle ? Ce doute ne cesse de hanter l'arc narratif de Wang, pourtant globalement filmé à la façon d'un drame social, dans ce qu'il peut avoir de plus terre-à-terre. Quelques passages, essentiellement les légères envolées érotiques (qui d'ailleurs peuvent s'avérer d'ordre aussi bien hétéro, avec l'énigmatique gérante du cybercafé qu'homosexuel avec le collègue bangladaise) mais surtout les scènes de danse dont la mise en scène élève le récit sur un plan spirituel, et qui viennent régulièrement nous ramener à cette barrière entre le concret et le chimérique. Mais cette frontière entre le vrai et le faux est également ancrée dans le contexte lui-même, à savoir dans l'artificialité inhérente à ce village de pêcheurs transformé, en quelques années, en capitale économique et plus encore dans la relation entre les chefs de chantier et leurs salariés, faite de magouilles qui s'apparentent à une forme d'esclavage.

Là d'où vient l'incertitude entre ce qui est réel ou non, c'est, de la même manière, dans l'addiction aux jeux vidéo qui peu à peu devient centrale dans le quotidien de Wang, mais aussi et surtout dans le point commun qu'il partage avec Lok, à savoir leurs insomnies. Que leur manque de sommeil puisse les mener à des hallucinations n'est pas sans rappeler Fight Club et sa représentation de la schizophrénie par la présence à l'écran de deux personnages qui n'en font qu'un. Ce doute autour de ce que l'on peut voir devient plus inextricable encore quand Wang, à son tour, laisse à penser que c'est l'enquête que l'on a pu voir en ouverture qui a pu être son rêve. Dès lors, retrouver Lok et ce que l'on croyait être les codes convenus du film policier ne nous apporte la clef dans la superposition des réalités. Plus le film avance, et plus l'onirisme va prendre le dessus sur l'investigation elle-même, et ce avec une radicalité qui peut même s'avérer particulièrement dérangeante. Les liens entre les arcs des deux personnages, dont on ne sait plus lequel est plus vrai que l'autre, atteignent même par moment un niveau métaphysique assez fascinant, surtout si l'on garde en tête que le jeune réalisateur est avant tout un ancien étudiant en philosophie. On attend de voir si la suite de sa filmographie poursuit cette piste très prometteuse.

aVoir-aLire.com – Julien Dugois

Prochaines séances : Les Confins du Monde : Jeu 02/05, 18 h30, dim 05/05 11H, lun 06/05 19H	Court métrage : SAFE – Moon Byoung-gon – 13 '
-------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------